

# Nous et les autres

C'est la malédiction de Babel: en se dispersant, les hommes vont parler des langues différentes, et en parlant des langues différentes, ils vont s'éloigner les uns des autres, revendiquer des territoires et des frontières. Les distances et les proximités qui unissent et divisent réellement les hommes ont été mises en évidence par l'anthropologue et l'ethnologue. Le géographe, lui, ayant la tâche très particulière de cartographier ces appartenances et ces exclusions, s'est longtemps appliqué à produire des représentations d'aires nettement délimitées. Aujourd'hui, il s'agit plutôt de rendre compte de zones floues, mouvantes et étroitement imbriquées.

## 56

Débat

Christian Grataloup

est Professeur à l'université Paris 7. Ses travaux portent principalement sur l'épistémologie et l'histoire de la géographie, sur la construction des représentations géographiques et sur la mondialisation. Parmi ses dernières publications: *Géohistoire de la mondialisation: le temps long du Monde*, Armand Colin, coll. U, Paris 2007; *Lieux d'histoire. Essai de géohistoire systématique*, Reclus, Montpellier 1996; «Le même et l'autre: renouvellement de la chorématique» in *Espaces temps*, 51-52, 1993, p143-196.

Dominique Garcia

est Professeur à l'université de Provence (Antiquités nationales et Protohistoire européenne) et directeur du Centre Camille Jullian. Parmi ses dernières publications: *Territoires celtiques. Espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale*, avec F. Verdin, Errance, Paris, 2002; *La Celtique méditerranéenne. Habitats et sociétés en Languedoc et en Provence du VIII<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.*, Errance, Paris, 2004; *Entre Ibères et Ligures*, CNRS éd., Paris 1993, 358 p.



**Dominique Garcia** Jusqu'aux années 1970, les archéologues avaient une perception de l'espace liée à des régions naturelles limitées par des frontières réputées invariables. Ils se référaient à l'analyse géographique développée par Paul Vidal de la Blache.<sup>1</sup> Aujourd'hui, la prise en compte des données environnementales, le développement des approches spatiales diachroniques et celui des fouilles préventives ont fait évoluer ces approches. Cependant, les spécialistes de chaque période mettent en avant des acceptions des termes territoires et limites fort différentes intellectuellement: pour un préhistorien, un territoire est avant tout un espace «exploité» – que ce soit par la chasse ou par l'agriculture, puis approprié et marqué/jalonné par des monuments; pour les protohistoriens et les antiquisants, il est tentant de rattacher les noms de «peuples» mentionnés dans les textes antiques à un «pays» (*pagus* ou *civitas*) tout en gardant en conscience qu'autant la communauté humaine que l'espace qui peut lui être associé ont pu évoluer dans le temps; les cités romaines forment, de plus, des entités difficiles à cerner géographiquement... Mais, au fond, dans chaque cas, notre vision du territoire est celle d'une aire spécifique, cohérente... et délimitée. Notre discipline est peut-être encore trop marquée par la géographie historique des siècles derniers.

**Christian Grataloup** La remontée en puissance de la géographie dite culturelle, a effectivement provoqué un bouleversement dans les années 1980 qui a touché aussi les archéologues. Les sociétés étant alors considérées comme des objets matériels, géographes et archéologues interprétaient les types de productions, les moyens de transports, les habitats etc. puis ils les mettaient sur des plans et des cartes. Je ne pense pas que cela ait mené à quelque chose de très intéressant. Cela me fait penser aux cartes géologiques. Elles ont longtemps été considérées comme une reconstitution de l'histoire du sol naturel. Alors que, bien entendu, ce qui est reconstitué ce n'est pas l'histoire du paysage qui est censé être là, c'est ce que le géologue avait en tête et a interprété à partir de ses sondages... comme le fait un archéologue. Prenez des cartes géologiques de 1880, de 1901, etc., vous verrez des choses différentes! Les roches sont pourtant les mêmes et elles n'ont pas bougé. Ce sont les structures intellectuelles, mentales qui ont évolué. L'important est de rester conscient de ce processus...

On démasque alors le plus pernicieux apport du géographe, depuis le 16e siècle, qui est d'avoir transformé en fait naturel la synthèse patristique médiévale, faite de récupération des concepts antiques et de glose biblique, qui découpait le monde en continents. Ces zones dites «naturelles», apparemment détachées du fait historique, sont considérées comme un découpage premier du monde en grands ensembles non seulement non polémiques – à la différence des aires culturelles, économiques, politiques – mais aussi valables depuis bien avant Lucie jusqu'à nos jours! Ce cadre intellectuel, soi-disant neutre, a été intégré dans toutes les approches en sciences sociales. Une des démarches de la géographie contemporaine est de dénaturiser ces concepts géographiques, qui sont en fait des concepts culturels masqués. Cela implique de se placer dans une réflexion plus globale, sur le problème de la discontinuité produite par tout groupe humain qui construit son unité, qui construit une interrelation sociale: un travail d'anthropologue mais qui évidemment intéresse l'historien, le géographe, et l'archéologue!

**DG** L'évolution du concept de territoire ne doit pas pour autant nier l'intérêt heuristique de l'analyse – y compris spatiale – des *realia*: pour l'archéologue seule cette approche permet de matérialiser - littéralement! - une culture qui ne peut être observée directement. Mais il reste encore difficile à l'archéologue de prendre de la distance vis-à-vis de l'«équation»: un peuple = une culture + un territoire, posée par Schliemann, par Evans, mais surtout diffusée par la publication en 1871 de l'ouvrage de Tylor,<sup>2</sup> *Primitive Culture*. Les fossiles directs sont censés constituer tout ou partie de ce que nous appelons encore la culture matérielle et qui ne pourraient correspondre qu'à un seul peuple.

**CG** Oui, c'est une vision qui est très «XIX<sup>e</sup> siècle»! On a dans l'évolution historique de l'Europe la mise en place d'une construction de «nous» au pluriel. Un peuple se définit alors par l'addition d'une langue, d'un territoire et d'un État. Chaque nation se construit avec une homogénéisation interne forte que le mouvement des nationalités du XIX<sup>e</sup> siècle a portée au plus haut point et qui se traduit pas une discontinuité la plus radicale possible avec l'autre. Chacun recherche une frontière linéaire, étanche et éventuellement déplaçable. C'est sûr que la carte des nations était pain béni pour le géographe: cela permettait une paresse intellectuelle formidable! Mais dans tous les modes de mitoyenneté

1. À l'origine de l'autonomisation de la géographie par rapport à l'histoire à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il renouvelle les études géographiques en ancrant des principes tels que les liens entre

l'homme et son milieu naturel, entre le développement économique, les centres urbains et les transports, et en prônant l'intérêt des études régionales. Il crée un des premiers corpus de cartes

physiques, humaines et politiques assorties de commentaires.  
2. Edward Burnett Tylor (1832-1917), un des fondateurs de l'anthropologie sociale et culturelle.



# La mondialisation actuelle, et les types de métissage qu'elle provoque, semble bien plus proche des phénomènes historiques passés que le monde aux territoires homogènes et aux frontières linéaires des États-nations.

Christian Grataloup

d'une société à une autre que l'on connaisse, on constate que ces tracés nets et francs sont l'exception. À partir du moment où la structure sociale permet l'appartenance à divers groupes, toutes les limites fondent car elles deviennent contradictoires et séquentes les unes par rapport aux autres.

**DG** Nous faisons le même constat : aux frontières précises et linéaires s'opposent des zones plus ou moins larges, des marches ou des confins, comme par exemple les *eschatiai* du mode grec ou les *fines* romains. Pour l'histoire des peuples, le dossier est difficile car il est souvent intimement lié à la construction d'identités nationales *a posteriori*. Prenons le cas des Celtes : depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, ils ont été définis par certains comme un peuple pan-européen dont le berceau d'origine serait l'arc nord-alpin et qui, au gré des invasions et des migrations, aurait rayonné sur une très grande partie de l'Europe centre-occidentale. Les déplacements massifs de populations celtiques vers la façade atlantique, les îles Britanniques, le Midi de la Gaule ou la péninsule Ibérique, encore trop souvent évoqués, ne sont que des suppositions jamais confortées par les textes et largement contredites par l'archéologie. Elles ne font qu'accroître la puissance d'un peuple celtique, venant anéantir des tribus primitives périphériques. Dans cette démarche au parti pris

idéologique fort, la Gaule méditerranéenne par exemple est trop souvent présentée comme un espace périphérique, géographiquement et culturellement, dont les peuplades barbares ont été doublement colonisées, par les Grecs, dès 600 avant J.-C., puis par les Celtes, à partir du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. Mais aujourd'hui le réexamen des textes anciens et l'archéologie tendent à montrer que c'est dès le VII<sup>e</sup> s. av. J.-C., lorsque les explorateurs-commerçants grecs abordent les côtes du golfe du Lion, que les populations de la Méditerranée nord-occidentale sont qualifiées de Ligures – Lygiens, c'est-à-dire «le peuple à la langue aux sonorités aigües» – et l'espace abordé nommé la Celtique (mot qui lui aussi n'est pas d'origine «celtique»!)... Il y a de fortes probabilités que ce soit à partir de là que le terme de celtique – un concept géographique plus qu'ethnique – soit étendu, petit à petit, à une très grande partie de l'Europe centrale et occidentale. Les Ligures ne seraient, en fait, que les Celtes que les Grecs fréquentaient directement: ils connaissaient les sonorités de leur langue. Le même biais a longtemps persisté dans la vision de l'empire romain. Historiens et politiques de l'époque moderne reprennent à la lettre le texte de César, qui définit le Rhin comme une frontière culturelle, puis les archéologues intégreront dans leurs analyses cette «division» politique et culturelle. Depuis, Christian Goudineau a établi que cette délimitation décrite par Jules César servait à faire croire qu'il conquerrait un ensemble homogène. Cette distinction géopolitique entre les Germains et les Gaulois aura une sacrée pérennité parce qu'elle va servir à créer de l'identité à la fois chez les Allemands et les Français. Alors qu'au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., et après d'ailleurs, les «frontières» de l'empire romain sont une zone imprécise et mouvante. Le *limes* n'est pas une réelle barrière mais une zone de transport, de communication, totalement poreuse.

**CG** Ce sont précisément ces zones de confins auxquelles nous devrions particulièrement nous intéresser car elles marquent les vraies «limites» culturelles, la fin des relations d'hommes à hommes; là où on ne se sent plus concernés par les peuples qui se trouvent au-delà, soit qu'on les ignore soit qu'on ne puisse établir de relations avec eux. Une société se crée sur un réseau d'interrelations fortes, mais aussi sur de types de relations plus faibles qui permettent de la situer au sein d'autres sociétés avec qui elle est en interrelation, volontaire ou involontaire, connue ou inconnue. La distance d'échange, distance

commerciale, nécessite d'avoir un minimum en commun avec l'autre. Et puis il y a des distances internes à une société, qui sont faites pour permettre le maximum d'interactions internes au groupe dont l'exemple le plus symbolique est la langue. Dans l'ensemble du champ des concepts sociaux, on est dans cette tension entre le continu et le discontinu, entre la nature et la culture. Les duopôles sur lesquels nous avons tendance à appuyer notre pensée – oui/non, blanc/noir, homme/femme, civilisé/sauvage etc. – ont une certaine efficacité. Mais il est aussi important de voir au-delà, comme le propose Philippe Descola dans son très fascinant modèle qui analyse la complexité d'opposition entre nature et culture.<sup>3</sup>

**DG** L'archéologue saisit particulièrement cet emboîtement grâce à la diversité des approches et à la pluralité des vestiges. Il peut, pour un même espace, définir non pas un territoire unique mais une somme de territoires empilés voire imbriqués, aux frontières fluctuantes tant dans l'espace que dans le temps. J'ai proposé ce modèle d'occupation de territoires discontinus pour la fin de l'âge du Bronze en Celtique méditerranéenne. Les groupes étaient limités à quelques familles qui exploitaient un terroir pendant au plus une génération. De cette sédentarité relative et de cette fragmentation communautaire découlerait l'apparente homogénéité, sur des espaces géographiques pourtant vastes, des cultures méridionales du Bronze final IIIb.<sup>4</sup>

L'autorité des populations, communautés de personnes, s'exerçait sur des lieux temporairement exploités à des fins agricoles mais encore d'avantage sur un vaste ensemble de voies de communication jalonné de repères précis, de zones d'extraction de matières premières que sur un espace délimité, englobant habitat, terroirs et confins. On peut émettre l'hypothèse que les territoires des communautés villageoises peu hiérarchisées du Bronze final IIIb étaient donc discontinus et temporaires; un territoire plus senti et vécu que dominé, une forme de «territoire en archipel».

**CG** Cette métaphore géographique de territoire en archipel a été inventée pour notre monde où l'on peut se déplacer par des moyens autres que pédestres et donc relier divers points du globe sans «toucher» aux territoires qui les séparent. Mais il est très juste que dans un monde essentiellement pédestre, c'est tout autant pertinent. On peut emprunter un chemin sans en explorer les abords. Il faut cependant ne pas tomber dans le piège d'une autre métaphore géographique, celle du puzzle et du réseau,

3. *Par-delà la nature et la culture*, Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, Paris, 2005.

4. Il s'agit de la culture mailhacienne, reconnue des deux versants des Pyrénées orientales jusqu'aux Préalpes du sud, et du littoral aux Causses.



## L'analyse du territoire doit privilégier la connaissance de la structuration de l'aire appropriée, le centre et la périphérie, et non pas ses seuls contours.

Dominique Garcia

qui fait coexister la juxtaposition de «terroirs» homogènes aux contours nets et de voies de communication. Ce découpage du monde en puzzle et en réseaux (économique, démographique, biologique, culturel) semble mener à ce qui commençait, il y a trente ans, à être la mondialisation. Ce système ne se dissout pas, il est très résistant, il a de l'avenir, mais il faut le penser aussi avec d'autres cadres et d'autres délimitations. C'est sûr que lorsqu'on a de la place, on n'a pas de raison de tout concentrer dans un même lieu ni de rentabiliser la moindre parcelle. Le territoire serait la partie appropriée de la portion de la surface de la terre que va utiliser un groupe d'hommes, mais ce territoire lui-même peut être ponctuel, avec simplement des moyens de passage de l'un à l'autre des points. C'est une situation qui est assez facile à comprendre dans notre milieu urbain actuel: on a des espaces de travail, de loisirs, de liens familiaux etc. et puis des espaces qui permettent d'accéder de l'un à l'autre et que l'on maîtrise plus ou moins bien. Si l'on place sur une carte l'ensemble de ces distances relationnelles basées sur une multitude de critères (la langue, le mariage, l'échange...), on va tracer plein de limites qui vont être non pas emboîtées, mais en partie séquentes les unes par rapport aux autres, dans lesquelles les individus se placent avec plus ou moins de facilité. Toute la gamme possible des cas intermédiaires qui existent dans les différentes sociétés et qui forment ce construit social que sont les hommes et les femmes est sans cesse en évolution, faite de coups de force et de constantes remises en cause.